

FRONTENAC INTIME <sup>(1)</sup>

1652-1658

D'après les "Memoires" de Mademoiselle de Montpensier.

"—Je ne me serais jamais résolue à quitter Votre Altesse Royale, me dit la comtesse de Fiesque, si Madame de Sully ne m'avait écrit que vous lui aviez mandé de me le conseiller, et ce conseil m'a paru un ordre de votre part". Je répondis que je ne l'avais point écrit à Madame de Sully ; qu'elle pouvait montrer ma lettre ; qu'il fallait que Frontenac ou elle ne dit pas vrai, parce que Frontenac soutenait qu'il n'était arrivé (à Saint-Fargeau) qu'à cinq heures du matin et qu'elle m'avait parlé à minuit.

"Elle fut un peu embarrassée ; elle me baisa ma robe et me dit qu'elle me suppliait très humblement de croire qu'elle ne manquerait jamais plus, à l'avenir, au respect qu'elle me devait, quelque traitement que je lui fisse. Je lui répondis qu'elle ne ferait alors que son devoir et que la considération que j'aurais pour elle, à l'avenir, aurait pour cause l'estime que je gardais pour son mari.

"Nous nous séparâmes ainsi. Tout le monde était effarouché dans la maison : ceux qui étaient dans les intérêts de la comtesse de Fiesque ne savaient pas où ils en étaient, et croyaient avoir perdu leur protection ; les autres ne savaient que dire : ceux qui étaient dans ma confiance n'étaient pas fâchés de ce départ. Je laissai Madame de Frontenac et son mari pleurer ensemble, et je passai ma journée à écrire à Paris cette aventure. J'écrivis à tous les proches de la comtesse de Fiesque, à son mari, à sa belle-sœur Madame de Bréauté, à ses oncles, Messieurs de Beuvron, et au marquis de Piennes, son beau-frère, comme à des gens que je considérais. Ils reçurent tous fort bien mes civili-

tés, qui, à la vérité, étaient grandes ; je me pouvais passer d'en user de cette sorte ; j'étais bien aise cependant de les mettre tous de mon côté. Cela réussit comme je l'avais espéré ; ils blâmèrent fort la comtesse de Fiesque."

S'il m'était permis, à titre de délassement intellectuel, de commettre ici un anachronisme littéraire, je dirais que les parents de la dame répondirent à la Grande Mademoiselle, comme Pandore au brigadier, dans la chanson de Gustave Nadaud : "Montpensier, vous avez raison!"

L'éclatante rupture de la comtesse de Fiesque avec la duchesse de Montpensier démasqua brusquement la sourde et ténébreuse intrigue que Frontenac et sa femme menaient si laborieusement contre la Grande Mademoiselle. A celle-ci ce coup de théâtre n'avait causé qu'une demi-surprise, car, je l'ai prouvé, elle était depuis longtemps avertie, mais pour ceux-là il avait été foudroyant. Il les faisait surprendre par leur hôte en flagrant délit de trahison.

Accueillis, protégés, honorés, choyés par Montpensier avec une bienveillance et une libéralité sans égales, Frontenac et sa femme avaient feint d'épouser sa querelle de famille. Utilisant la liberté d'action que la confiance absolue de leur bienfaitrice leur donnait à Saint-Fargeau, ils n'avaient pas cessé d'ourdir silencieusement ce complot d'enveloppement, et de tisser leurs toiles d'araignée à tous les angles de la demeure. Cette manœuvre d'investissement de place forte consistait à amener, à son insu, la fille de Gaston d'Orléans à se réconcilier avec son père d'abord et avec la Cour ensuite pour eux-mêmes y

revenir, entraînés qu'ils seraient, comme les satellites d'un astre, par son influence politique et son attraction sociale. Mais ces roués de la diplomatie mondaine, exercés aux ruses, habiles à combiner des pièges, maîtres ès-art de tendre embûches et traquenards, furent démasqués trop tôt par le coup de tête de leur complice, la belle Gillonne d'Harcourt, comtesse de Fiesque. Pour me servir d'une expression pittoresque et saisissante de l'éblouissant écrivain, Paul de Saint-Victor, il arriva que "le guet-apens se retourna et que l'embuscade fit volte-face". Tel est pris qui croyait prendre : c'est la morale de la fable ; elle s'applique également aux très naïfs et aux très habiles.

Frontenac et sa femme sortirent de cette basse intrigue comme d'un mauvais lieu, honteux, compromis, ridicules. Leur défaite était une déroute, une bataille si parfaitement perdue qu'elle enlevait même aux vaincus l'espoir d'une revanche, si lointaine qu'on la plaçât. Partant, Saint-Fargeau n'était plus tenable. Dans cette maison où ils avaient trahi, sous prétexte de la soutenir, une bienfaitrice, une confidente et une amie, l'hospitalité devenait amère comme un remords, humiliante comme une aumône. Rien de plus manifeste à leurs propres yeux que l'odieux d'une position aussi fautive. Bref, il fallait lâcher pied, déguerpir au plus vite. Ils n'eurent pas même la satisfaction d'opérer une belle retraite. Ils filèrent, non pas discrètement, à l'anglaise, l'un après l'autre, comme des invités quittant un salon avant la fin du bal, mais détalèrent précipitamment, à la faveur des ténèbres, comme des braconniers surpris en pleine maraude.

(1) Voir le "Journal de Françoise" du 4 novembre 1905.